

grand homme d'état, fait transporter ses restes au Canada sur un navire de guerre de la marine royale.

Dans son testament, Sir George exprime le désir d'être enterré à St. Antoine, sa paroisse natale, mais il laisse ses exécuteurs testamentaires, MM. M. Cuvillier et Côme Cartier, d'en décider autrement, et il sera en conséquence inhumé, croyons-nous, à Montréal.

Les exécuteurs testamentaires de Sir G. E. Cartier, sont M. C. Cartier, de St. Jacques, frère du défunt, M. Cuvillier et M. Pominville. Le testament est déposé chez M. Doucet, notaire.

LE CONCILE.

Les évêques de la province ont passé la semaine dernière en concile. On ne connaît pas encore le résultat de leurs délibérations, mais voici les quelques choses qui ont transpiré :

Mgr. de Montréal a, dit-on, cinq ou six projets de décrets. L'un dit que le saint office a décidé que le grand vicaire Raymond a eu raison de dire qu'en Canada il n'y a ni libéralisme ni gallicanisme. M. Raymond, paraît-il, a reçu les documents contenant cette décision à son arrivée à Québec. Ils ne sont arrivés que par le dernier courrier à l'adresse de l'archevêque.

Le concile, outre les questions ordinaires, s'occupe spécialement de l'érection des paroisses. Les évêques s'entendent sur un projet de loi à soumettre au parlement local sur ce sujet.

La position que doit occuper la presse religieuse dans notre pays peut être aussi la matière d'un décret.

Mgr. Fabre préside la congrégation de la discipline. Comme coadjuteur, il n'a que voix délibérative au concile. Le nouvel évêque est déjà très populaire ici, il reçoit un nombre considérable de visites.

La congrégation de la doctrine la plus importante, est présidée par Mgr. LaBocque. Elle est composée de MM. les abbés Raymond, O. Caron, B. Paquet et Lamarche.

COSMORAMA.

M. George Batchelor de New-York, vient de fonder un journal moitié français moitié anglais, destiné à promouvoir la cause des intérêts français en Amérique. *Cosmorama* sera le nom de ce journal qui permet d'être intéressant pour ceux qui s'occupent de l'avenir et de l'influence de la race française en Amérique. M. Batchelor est un Canadien dont le nom fut mêlé autrefois au mouvement politique et littéraire du Bas-Canada. Voici comment il rappelle lui-même cette époque dans son *Prospectus* :

"Né dans un pays où les antipathies nationales entre l'élément français et anglais étaient excessivement vives, et grandissant dans une période critique où les rivalités de race avaient développé à un point dangereux des haines réciproques, j'ai senti remuer en moi de bonne heure les passions qui agitaient le monde politique de ces temps de troubles."

"Dès ma sortie du collège, en 1840, je m'empressai de prendre part, à titre de collaborateur ou de fondateur, aux luttes qui eurent pour généreux mobile celui de reconstituer la nationalité française canadienne—qui venait de recevoir un sanglant échec dans la rébellion de 1837—et de la rasseoir sur des bases solides. J'ai assisté à Québec et à Montréal, à la naissance des diverses sociétés nationales, politiques, littéraires et philanthropiques, qui s'établirent successivement de 1840 à 1847. Je fondai même alors un journal qui appelait la jeunesse aux combats constitutionnels qui s'ouvraient devant elle."

"Mes efforts, à mon arrivée à New-York en 1848, prirent bientôt la même direction. Il est bien peu de mouvements de quelque importance, où l'élément français se soit manifesté, auxquels je ne me sois activement associé de la voix et du cœur."

"Puis sortant du cercle de mes nationaux, je suis allé m'asseoir au foyer des Américains. J'ai étudié leurs institutions, appris à parler et à écrire leur langue, fait partie de leurs clubs, entendu leurs orateurs et conféré avec leurs savants, leurs réformateurs et leurs hommes d'état."

REVUE ETRANGERE.

FRANCE.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, les partis attendaient la réouverture de l'Assemblée nationale pour s'entre-choquer. Les monarchistes étaient décidés à forcer M. Thiers de résigner s'il ne consentait pas à former un cabinet conservateur. Vendredi, le 23, ils interpellèrent M. Thiers à ce sujet et le débat commença.

Le duc de Broglie ouvrit le débat par un discours à l'appui de l'interpellation.

Dufaure, garde des sceaux, déclara au nom du gouvernement qu'il était nécessaire d'abandonner le régime provisoire et de reconnaître la République.

Thiers monta alors à la tribune, mais la Droite et le Centre s'opposèrent hautement à ce qu'il prit la parole. La Gauche de son côté vociféra contre la Droite et il s'ensuivit une confusion indescriptible.

En vain le président essayait-il de se faire entendre, sa voix se perdit au milieu du tumulte. Thiers descendit de la tribune et Dufaure demanda que l'Assemblée s'ajourne jusqu'au lendemain. Le lendemain Thiers prit la parole et fit un long discours en faveur de la République comme forme définitive du gouvernement. Ses paroles ont été couvertes par les applaudissements prolongés de la Gauche; la Droite, au contraire, est restée silencieuse.

Après le discours de M. Thiers un vote fut pris et le ministère fut renversé par une majorité de quarante voix. M. Thiers résigna et le Maréchal MacMahon fut nommé Président de la République par 390 voix.

Le maréchal de MacMahon a déclaré à M. Buffet, président de l'Assemblée, qu'il acceptait la place qui lui était offerte, en lui disant : "Une grande responsabilité repose sur mes épaules, mais avec l'aide de Dieu et le secours de l'armée, je continuerai à sauvegarder les intérêts de la France, à maintenir l'ordre et la tranquillité."

La formation du nouveau gouvernement n'est pas encore complétée.

Une grande excitation règne à Paris.

Gambetta a lancé un manifeste pour recommander aux républicains de respecter la loi.

De cela il faut conclure que la guerre est déclarée entre les monarchistes et les républicains et que les deux partis vont se déchirer sur l'arène parlementaire en attendant qu'ils se débattent dans la rue. La présidence de MacMahon sera une présidence de combat et conduira nécessairement la France à la monarchie, car, comme nous le répétons depuis deux ans, tous les conservateurs de quelque opinion qu'ils soient sentent le besoin de s'unir pour combattre le radicalisme qui fait des progrès. Si les communs ne pouvaient plus supporter Thiers, ils supporteront encore bien moins la présidence de celui qui les a écrasés dans les rues de Paris. C'est probablement MacMahon qui ramènera le comte de Chambord. Rira qui vaudra; nous maintenons notre dire. La France forcée de s'éloigner de la République ensanglantée par le communisme et effrayée de ce qu'elle aura vu et entendu ne s'arrêtera pas à mi-chemin, elle ira jusqu'au sommet du principe monarchique, à la légitimité, comme nécessité sociale et pour en finir avec la révolution. Elle croira que là seulement elle peut trouver la paix et la gloire.

ITALIE.

On signale tous les jours de nouveaux outrages contre les catholiques; des bombes sont lancées dans les églises, des pèlerins sont insultés, bafoués et maltraités, et le gouvernement effrayé lui-même de l'audace toujours croissante de la Révolution cherche à l'apaiser en la flattant.

Le souverain Pontife est évidemment malade mais non dangereusement. Les soins et le repos prolongeront encore la vie, dit-on, pendant plusieurs mois.

ESPAGNE.

Le gouvernement ne cesse de faire des appels aux armes, ce qui prouve que la situation n'est pas des plus rassurantes et que les Carlistes font des progrès.

Une force carliste sous Don Alphonse a soudainement attaqué la ville de San Ahuaja, dans la province de Lérida. La garnison lui fit une résistance désespérée, mais le commandant finit par se rendre à condition que les Royalistes épargneraient la vie de ses soldats.

RUSSIE.

Les Russes ont pris Khiva et fait le Khan prisonnier. La perte des troupes expéditionnaires a été insignifiante. Une dépêche de St. Pétersbourg au *Times* dit que les Russes ont atteint le territoire de Khiva sans avoir rencontré de résistances sérieuses.

On parle maintenant à Saint-Petersbourg d'annexer, non-seulement Khiva, mais aussi Bokhara et Khokand.

ANGLETERRE.

L'Angleterre commence à dresser les oreilles pour tout de bon; elle n'aime pas beaucoup que la Russie aille trop loin de ce côté-là.

L. O. DAVID.

VARIETES.

La rage des faux chignons, dont la mode a doté le beau sexe, oblige les artistes capillaires de Paris à parcourir les villages du Nord au Midi, à la recherche des plus belles chevelures du genre humain, ce qui n'empêche pas que ces mêmes industriels ne vous en fabriquent composés des erins plus ou moins fins de toutes sortes d'animaux. Les cheveux blonds nous viennent du Nord, de Picardie principalement. Le Midi et l'Ouest nous fournissent les bruns et les noirs. En Picardie l'échange se fait soit contre des gravures, soit contre des bijoux (faux, bien entendu); dans le Midi, où l'on est plus matériel, on offre aux jeunes filles des étoffes ou de l'argent, mais encore rarement de l'argent, puisque celui-ci servirait tout de même à la jeune fille pour acheter sa toilette.

Au moment de la foire, les personnes munies d'une belle chevelure viennent au chef-lieu de canton où se tient le marché. Là une armée de coiffeurs, industriels français et anglais, se tient prête à l'attaque. Les jeunes filles sont prises d'assaut, on débat les prix. Ainsi qu'à la Bourse, on crie, on tempête; l'un offre deux foulards, l'autre douze mètres d'indienne, le troisième de magnifiques paires de bottines à glands et talons hauts, etc., etc. Une estrade est construite sur le milieu de la place, un écriteau annonce la vente, les industriels qui se sont arrangés avec la jeune fille la font monter sur l'estrade, le commissaire fait valoir sa marchandise qu'il étale aux yeux des artistes capillaires, l'enchère a lieu et c'est au plus offrant que revient la chevelure. Alors la jeune fille va s'asseoir sur une chaise où se fait l'opération de la coupe. Quelquefois les prix se débattent avec les parents de la jeune paysanne; on se tape dans la main, on va boire un pichet de cidre ou un pot de vin, et le marché est conclu. La jeune fille n'a plus ses cheveux, c'est vrai, mais elle s'achète un chignon de crins et n'en est que plus contente puisqu'elle est à la mode.

Le célèbre Brigham Young, patriarche des Mormons, a abdiqué et s'est retiré dans la vie privée.

Sans aucune espèce d'instruction, mais doué de beaucoup d'adresse et d'une rare audace, ce personnage étrange a réussi à régner en maître sur une population qui s'est accrue peu à peu et qui a été évaluée en dernier lieu à cent mille personnes environ. C'est en 1846, qu'à la tête de quelques centaines de fanatiques chassés de l'Illinois et du Missouri, Brigham Young est allé se réfugier dans une contrée presque inconnue alors, bordée par le fleuve du Missouri et de hautes montagnes, où, dès l'année suivante, il a fondé la ville qu'il a rendue célèbre depuis.

Dans un long manifeste politique adressé au *New York Herald*, Brigham Young déclare que sa démission, comme président de l'Institution coopérative commerciale de Sion, est donnée seulement à cause de soucis séculiers, et n'affecte en rien sa position comme président de l'Eglise. Son intention, dit-il, est d'établir une colonie dans l'Arizona, au cœur même du pays des Apaches.

Un jour, à l'époque de sa fête, une jeune fille brode pour son parrain des pantoufles en velours doré. Pour aller avec ces pantoufles il faut un tapis neuf. Pour cadrer avec ce tapis de la Savonnerie, changer le vieux fauteuil et les vieilles chaises. Pour aller de pair avec les nouvelles chaises et le nouveau fauteuil, on achète un ameublement nouveau. Pour mettre en relief les dits meubles, il faut rebâtir la maison. Bref, la force entière du parrain y passe et la filleule n'a plus pour dot que les pantoufles qu'elle a brodées.

Un jour de Saint-Etienne, un moine devait faire le panegyrique de ce saint. Comme il était déjà tard, les prêtres, qui craignaient que le prédicateur ne fût trop long, le prièrent d'abréger. Le religieux monta en chaire, et dit à son auditoire :

—Mes frères, il y a aujourd'hui un an que je vous ai prêché le panegyrique du saint dont on célèbre la fête; comme je n'ai point appris qu'il ait rien fait de nouveau, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en ai dit alors.

—Là-dessus, il donna la bénédiction, et s'en alla.

Pensée profonde d'un député conservateur :

—Voulez-vous que de votre vivant on dise du bien de vous ? Faites le mort.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs a toutes les vertus qu'on lui attribue.

Devant Sébastopol, on coupait la jambe à un colonel, et son domestique se lamentait.

—Pourquoi pleures-tu, imbécile ? lui dit son maître. Tu n'auras plus qu'une botte à cirer.

THIERS AU COLLÈGE.—M. Adolphe Thiers, avant de devenir un historien de mérite, fut un assez turbulent écolier. Au collège de Marseille, où il était boursier, il victimait un de ses professeurs de la manière suivante : Un soir, il recouvrit sa chaise d'une belle couche de poix, de sorte qu'à la fin de la leçon, le pauvre professeur ne put se lever. Rires immodérés dans l'auditoire, comme bien le devinez. Le coupable fut connu bientôt, tout se sait ! et, mandé devant le proviseur :

—Votre conduite est indigne, monsieur !

—Dame, répondit le petit Thiers, je voulais le rendre inamovible !

Un mari querrellait sa femme d'une façon burlesque. La dame lui rit au nez.

—Vous vous moquez, s'écria l'époux vexé; vous croyez que je n'ai pas d'esprit ? Eh bien, j'en ai beaucoup.

—Je le crois volontiers, répliqua la femme; il y a si longtemps que vous faites des économies.

Les Pilules du Dr. Colby sont approuvées par tous les médecins qui en ont vu la formule.

TOUT CE QUI EST RARE EST CHER.—Un avocat disait, d'un de ses confrères qui était fort ignorant :

—Voyez un tel, il n'y a pas d'avocat plus cher que lui; il ne donnerait pas une bonne consultation pour cent pistoles.

TOUT VIENT AVEC LE TEMPS.—Les habitants d'une paroisse de village se plaignaient à un fondeur de ce que la cloche qu'il leur avait vendue n'avait presque pas de son; il les consola, en leur disant :

—Faites-la toujours monter dans votre clocher; elle parlera avec l'âge.

TRADUCTEURS D'HORACE.—Mercier disait :

—Traduire Horace, c'est transvaser du champagne; la mousse fuit.

Les hommes se transforment en engins à vapeur, et du matin au soir, et du soir au matin, rêvent à l'argent. La terrible tension sur le système nerveux causée par ce travail de l'esprit, produit non-seulement la Maladie du Cœur, la Dyspepsie et les maladies des Poumons, mais est souvent la cause directe de l'Apoplexie, la Démence et le Suicide. Il est très-remarquable que pendant le progrès du monde des découvertes se font suivant les exigences des temps. Aussitôt que l'homme a senti le besoin d'un prompt moyen de transport, les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont été introduits; le désir de communiquer rapidement ses pensées a fait trouver le télégraphe. Le charbon est découvert presque aussitôt que le bois se fait rare, et à présent que l'esprit des hommes est excité au plus haut degré afin de saisir et de jouir des jouissances d'un âge extravagant, l'Hypophosphite de Fellows fait son apparition, pour leur permettre par des moyens artificiels de conserver cette tension de l'esprit à un degré indéfini.

LAMARTINE ET LE PEINTRE D'ENSEIGNES.

Il y a quelque trente ans, il y avait à Mâcon un pauvre diable d'artiste, un peintre que sa misère tenait éloigné de la capitale et qui se croyait grand parce qu'il était inconnu. La détresse de ce malheureux n'avait d'égal que sa fierté. Un jour qu'il se mettait au lit de bonne heure, afin de pratiquer le proverbe : "Qui dort dîne," il entendit frapper à sa porte; ce venait le chercher de la part de Lamartine. Il se leva, surpris, emprisonna sa maigre taille dans son unique habit et suivit le valet de chambre du grand poète.

Lamartine le reçut le sourire aux lèvres, la main tendue.

—J'ai entendu parler de votre talent, dit-il; voudriez-vous me faire une copie de ces portraits ?

En même temps, il lui montrait le portrait de Mme de Lamartine et le sien.

L'artiste, confiant en lui-même, accepta. Pendant un mois, il fut le commensal fêté de Saint-Point. Au bout de ce temps, il avait produit deux croûtes effroyables qu'on fit disparaître avec un soin religieux.

—J'ai à vous proposer quelque chose encore, fit le poète à son compatriote charmé. Les artistes de talent ennoblissent les plus humbles sujets : Decamps, peint des singes, Troyon, des bœufs et des chevaux. Jadin, des chiens. Voulez-vous peindre mes levrettes ?

Le peintre s'inclina. Cela dura un mois encore. Député nouvellement élu, Lamartine devait partir pour Paris. Il mit un portefeuille dans la main de son protégé, et avec un tranquille sourire :

—Vous pouvez maintenant, si vous le voulez, aller dans la capitale pour y continuer vos études. Mais croyez-en un ami, les sentiers de l'art sont difficiles. Atteindre les sommets est presque un prodige. Vous ne voudriez pas vous arrêter en route; vos aspirations sont trop nobles, votre ambition trop élevée. Le bonheur, soyez-en sûr, est en province, dans la vie de famille et la médiocrité. Si vous voulez m'en croire...

—Je suis à vos ordres et vos conseils sont une loi pour moi.

—Eh bien, restez à Mâcon; mariez-vous, achetez une petite boutique : votre dot est dans ce portefeuille. Vous peindrez pour vous-même. Est-ce que le bonheur ne vaut pas mieux que la gloire ?

Et le peintre de portraits devint peintre d'enseignes. Aujourd'hui il est père de famille et bénit le nom de celui qui a écrit la *Chute d'un Ange*.

—Il a vu clair, dit-il; ah ! il comprenait que je ne serais jamais qu'un érotion !

Jeunes gens, médez ça.